

## « Courte histoire d'une maison de fous négligemment racontée »

Ayfer Tunç

Titre original : *Bir Deliler Evinin Yalan Yanlış Kısa Tarihi*

---

Dans une des villes de la Mer Noire, dans la salle de conférences au dernier étage d'un hôpital psychiatrique créant chez ceux qui le voyaient un sentiment de frustration absurde parce qu'il était construit dos à la mer, le conférencier invité, Ulku Birindji, donnait à l'occasion du 14 février, jour de Saint-Valentin, une conférence intitulée « L'amour : sacrifice ou protection de soi ? »

Ulku Bey<sup>1</sup>, qui avait choisi comme titre une phrase chipée à Nietzsche, était chargé de cours de psychologie et travaillait à Istanbul dans une université privée à la manque. Il s'exprimait au pupitre avec le style haute-tension qu'il utilisait en donnant des cours à ses élèves, cancre pour la plupart. Le pupitre où il appuyait les paumes était recouvert de vulgaire formica, et comme l'une de ses pattes était plus courte que les autres, son oscillation troublait sa concentration. Il était énervé parce qu'il n'avait pas dormi de la nuit et avait passé une matinée très tendue. « Que ce pupitre qui m'empêche de 'focaliser'<sup>2</sup> sur mon discours aille se faire foutre ! » jurait-il intérieurement.

Il avait commencé tout dernièrement à utiliser le mot « focaliser ». Avant, il aurait dit « me concentrer ». Mais dès qu'il avait remarqué que le professeur Altay Tchamour, rentré au pays couronné d'un livre sans valeur, dans lequel il résumait en anglais ses travaux de psychothérapie menés aux États-Unis, disait fréquemment 'focaliser', il s'était tout de suite approprié ce mot et s'était lui aussi mis à dire « focaliser » à tort et à travers.

Il aimait se saisir de mots nouveaux et possédait un riche vocabulaire. Mais il lui arrivait aussi d'en effacer un mot ou une expression, sous prétexte que tout le monde l'utilisait de façon erronée. Par une fin de journée, en entendant Chénay Hanim<sup>3</sup>, la secrétaire de la faculté dont il n'arrivait pas à comprendre comment elle pouvait passer des vacances à l'étranger avec son salaire de trois sous, dire : « Je prends beaucoup plaisir à ces biscuits », l'expression « prendre plaisir »<sup>4</sup> lui avait répugné et il avait commencé à être indisposé chaque fois qu'il l'entendait dans la bouche de quelqu'un.

En fait, le parler de Chénay Hanim qui se plaisait à cultiver une familiarité avec les étudiants diplômés de collèges bon marché et leur anglais boiteux, était erroné d'un bout à l'autre. La femme commettait toutes les erreurs de langage possibles. Le pire était qu'elle croyait que cela constituait un style langagier attrayant. Par exemple, elle avait infailliblement adapté à la langue turque le mot anglais « feel », sous l'influence des collégiens bâtards qui s'amusaient à flirter avec elle. Comme eux, elle adorait demander : « Comment te sens-tu ? »<sup>5</sup> Un jour, Ulku Bey fut témoin de sa conversation avec la fille de la cantine. En entendant la femme dire du doyen : « Il m'a fait me sentir mal », il avait pensé : « Et si je la frappais une bonne fois ? »

---

<sup>1</sup> Terme de déférence parfois ajouté aux prénoms masculins. (Ndt)

<sup>2</sup> *Fokuslanmak* dans le texte original. Ce mot n'existe pas en turc et est une adaptation du verbe anglais « to focus ». Le mot turc approprié serait *odaklanmak*, signifiant « se concentrer ». L'auteur ironise à propos de la tendance à prendre des mots d'une langue étrangère et à leur donner une sonorité turque. (Ndt)

<sup>3</sup> Terme de déférence parfois ajouté aux prénoms féminins. (Ndt)

<sup>4</sup> Forme adaptée en turc de « take pleasure » (Ndt).

<sup>5</sup> La forme proprement turque est « Nasilsin? » et signifie littéralement « Comment es-tu ? » (Ndt)

Il ne la frappa pas, bien sûr. Il n'alla pas jusque là mais commit tout de même une grande bévue. Dans la cantine de l'université privée, offrant une variété de mets infinie aux étudiants gâtés, il suggéra à mots couverts, à la femme en train de se demander « Que pourrais-je bien manger ? », que les étudiants aux cheveux pommadés simulaient de flirter avec elle pour régler facilement leurs affaires bureaucratiques relatives à la faculté et entretenaient avec elle une relation de profit. Chénay Hanim, qui n'avait pas sa pareille pour mal comprendre les insinuations à contenu sexuel, crut que le séduisant chargé de cours la draguait.

C'étaient des paroles entièrement superflues. Quand Ulku Bey revint à son bureau et réfléchit aux motifs l'ayant poussé à proférer de telles absurdités, il en conclut que le bonheur que la femme répandait autour d'elle malgré la réprimande du doyen l'avait agacé.

Ces propos inutiles eurent des conséquences négatives, non pas sur la carrière d'Ulku Bey, mais du point de vue de sa vie amoureuse. Dans la société de cette université privée aux limites de plus en plus étendues quant à savoir qui pourrait profitablement coucher avec qui, l'image d'Ulku Bey, réputé pour entretenir d'ordinaire des relations avec des femmes au physique correct et éminentes si possible, perdit prématurément de son prestige.

Il allait inviter Seldjen Akbache à dîner, la jeune chargée de recherches nouvellement arrivée au département, dont le nom était rapidement devenu « Seldjen la généreuse » parmi les étudiants séduisants de dernière année. Il avait réservé une table dans le resto le plus en vogue d'Istanbul et envoyé à la fille sur Facebook champagne, fleurs et choses du genre. Considérant assuré qu'ils coucheraient ensemble, il avait demandé à la femme de ménage d'étendre les draps très coûteux qu'il ne se résignait à utiliser que pour ces nuits très particulières.

La belle chargée de recherches se demandant « Avec lequel me serait-il le plus bénéfique de coucher pour ma carrière ? », jugea qu'Ulku Bey qu'elle croyait être un chargé de cours distingué, n'était qu'un vieux coureur de filles qui couchait avec la première venue. Elle annula pour un motif peu convaincant le rendez-vous que l'homme attendait depuis des jours. Bien qu'elle ne fut pas très sélective dans le choix de ses partenaires d'une nuit, en assistant aux éclats de rire folicheux de Chénay Hanim à propos d'Ulku Birindji, elle se refroidit instantanément face à l'homme qui l'abaissait au niveau de cette femme obèse. Elle avait préféré coucher avec Altay Tchamour qui jouissait d'un pouvoir plus grand qu'Ulku Bey à la faculté, mais n'était pas aussi attirant, et même pas attirant du tout.

Altay Tchamour, persuadé d'être rentré au pays avec une couronne invisible, pensait que celle-ci lui octroyait le droit de regarder ses confrères de haut. Depuis son retour d'Amérique, il ne répondait plus aux salutations des individus qu'il jugeait sans valeur du point de vue académique. Mais il n'était pas certain de la valeur d'Ulku Bey qui, en dépit de ses efforts et bien qu'il le méritât, n'avait pu accéder à la position de professeur, et il hésitait encore à le saluer ou à s'en abstenir. Il avait finalement trouvé une solution adaptée à la situation, requérant passablement de talent, telle que simuler de saluer non pas Ulku Bey mais celui derrière lui, ou encore non pas celui derrière mais Ulku Bey lui-même. Ulku Bey répondait chaque fois au salut d'Altay Tchamour mais était ensuite indisposé par l'impression que ce professeur prétentieux ne le saluait pas mais saluait celui dans son dos.

Altay Bey qui écrivait son nom de famille « Chamour »<sup>6</sup> dans ses correspondances avec l'étranger et dans son adresse de courrier électronique, était occupé à traduire son unique bouquin dans sa langue maternelle. Il parvenait à se réunir chaque midi avec le doyen ou l'assistant du recteur et s'épanchait longuement sur les ennuis des traducteurs et des rédacteurs au pays.

---

<sup>6</sup> Le nom de famille turc *Çamur* se prononce « Tchamour ». En supprimant la cédille, ce nom se prononce « Chamour ».

De crainte qu'on ne réalise qu'il avait chipé le mot « focaliser » à ce professeur « Chamour » couronné en Amérique, et que l'on ne se moque de lui – crainte passablement fondée puisqu'il avait entendu de ses propres oreilles les moqueries des étudiants qui le surnommaient « *Focus Altay* » –, Ulku Bey n'employait pas ce terme dans son milieu, même s'il lui venait au bout de la langue, mais se défoulait lors de ses voyages.

Ulku Birindji était un homme qui voyageait beaucoup, mais toujours à l'intérieur du pays. Il partait rarement à l'étranger. Il avait été transporté de joie quand, la dernière fois, deux ans auparavant, il avait été invité en Albanie, à un symposium à l'université de Tirana. Il avait dû être opéré d'urgence pour les hémorroïdes à trois jours du départ et n'avait pu partir. Chénay Hanim, pour sa part, n'avait pas raté un seul endroit de Dubaï à Mexico City et de Saint-Pétersbourg à Venise. Ulku Bey en était sidéré. S'il s'était agi d'une belle femme, il aurait compris et se serait dit « Quelqu'un l'a probablement invitée. » Mais il considérait que la femme n'appartenait pas à l'espèce digne d'être regardée. Il eut été réconforté d'apprendre que les banques ayant octroyé à Chénay Hanim un crédit de consommatrice pour qu'elle bourre le large sac à sa ceinture de sandwiches au beurre et au salami qu'elle enveloppait dans des serviettes de table pour manger toute la journée, chipés lors des petits déjeuners à buffet ouvert dans les hôtels demi-pension ou elle logeait, pour qu'elle porte des shorts XXL ne recouvrant pas ses genoux grassouillets et se coiffe de chapeaux de paille afin qu'un photographe prenne constamment sa photo, allaient procéder incessamment à une saisie. Mais il l'ignorait.

Ulku Bey était un homme à l'esprit plein à craquer. Il était conscient au fond que son bagage intellectuel était principalement constitué de débris et n'était pas idiot au point de vraiment valoriser ses idées superficielles. Mais cela ne le dérangeait plus depuis belle lurette. Lors des conférences de routine qu'il était forcé de donner contre rémunération parce qu'il ne pouvait subsister avec le salaire de l'université avare où il travaillait, l'accueil enthousiaste que ses visions usées recevaient comme s'il s'agissait de choses inédites, ne fut pas sans le surprendre au début, puis il s'y habitua.

Mais il s'y habitua simplement. Il ne fut pas pris d'admiration pour lui-même sous prétexte que ses idées usées recevaient une réponse enthousiaste. Il avait parfaitement conscience de qui il était, de ce qui se passait, d'où il voulait arriver et d'où il en était. Ces accueils enthousiastes lui donnaient tout de même le courage d'exposer hardiment dans les conférences, telles qu'elles lui passaient à l'esprit, ses idées dépourvues de réflexion et de toute suite logique.

Comme plus personne désormais ne s'attendait à une suite logique dans les conférences et répugnait à s'y accrocher même s'il en trouvait une, ses allocutions agrémentées de récits colorés, de petites anecdotes et d'images simplistes tirées d'Internet, connaissaient un vaste intérêt et Ulku Bey pouvait se promener de ville en ville et continuer à les donner, moyennant salaire. Il était forcé de le faire. Autrement, il n'aurait pu payer aisément chaque mois la pension alimentaire de sa fille, devenue l'avocate de sa mère, et de sa femme qu'il avait regretté d'épouser dès l'instant où il s'était assis à la table de noces, mais avec laquelle il avait vécu durant quinze ans en se disant : « Mon dieu, elle a eu un enfant... Mon dieu, ce n'est pas le moment de divorcer... Mon dieu, que cela ne nuise pas à ma carrière... », et qui lui avait arraché le foie en divorçant.

Le pupitre s'ébranla à nouveau avec fracas. Le marqueur *Stabilo* à pointe bleue d'Ulku Bey roula à grand bruit et tomba par terre. S'il ne s'était pas retenu, il aurait flanqué un coup de pied au pupitre à la manqué. Il devenait irrité de plus en plus vite. Mais il n'était pas entré dans une grande colère depuis longtemps et savait s'arrêter, parvenu à la limite néfaste.

Il s'était mis très en colère la dernière fois il y a trois ans, le jour où il avait appris qu'il ne pourrait plus éviter de porter des lunettes de presbytie. Il était si exaspéré qu'il n'avait pu freiner au feu rouge et avait

percuté le taxi devant lui. Bien qu'il se soit su fautif, il avait agressé le chauffeur du taxi et ils avaient été emmenés au commissariat dès qu'il lui avait bleui l'œil. « Le prix de la colère ! » avait-il songé, alors que le commissaire le forçait à se réconcilier et à embrasser le chauffeur avec lequel il s'était pris à la gorge, lequel avait mangé une salade de haricots à l'oignon à midi.

Au fond, il s'était emporté non par animosité envers les lunettes, mais pour cacher son sentiment d'impuissance face au vieillissement. La raison de sa peur de vieillir est qu'il n'avait rien pu accomplir de ce qu'il avait reporté en se disant : « Je le ferai demain, je le ferai bientôt, il me reste du temps, aujourd'hui, demain... », et qu'il niait qu'il soit trop tard pour plusieurs de ses rêves, bien qu'il l'eut compris subitement avec certitude, comme si un éclair avait percuté son esprit.

Sans vouloir l'admettre, il avait pris un véritable coup de vieux le jour où cet éclair avait éclaté dans sa tête quand, ne pouvant lire un prospectus au sujet d'une vitamine au contenu antioxydant nouvellement sortie, peu importe à quel point il l'éloignât de ses yeux, il était allé chez le docteur en se faisant croire que son astigmatisme avait malheureusement progressé.

Il s'était mis en colère contre l'ophtalmologiste Berkay Euzberk, dont les murs de la clinique arboraient son diplôme pompeux attestant de sa graduation en médecine à Hacettepe, son certificat de spécialiste et des photocopies couleur agrandies de divers autres certificats reçus à la *West Virginia University's School of Medicine*, lorsque celui-ci avait déclaré : « Il est plus que temps que vous portiez des lunettes de presbytie ! » Bien que le jeune docteur n'ait pas pris un ton sarcastique en adressant cette phrase à son patient venu se plaindre d'astigmatisme, ce dernier n'aurait pas créé de problème si, plutôt que de dire « Il est plus que temps », il s'était exprimé délicatement et lui avait dit : « Bien que ce ne soit pas impérieux, n'avez-vous pas songé à utiliser des lunettes de lecture ? » Mais il s'était offusqué que ce jeune docteur à l'expression brillante ait insinué d'un air moqueur qu'il vieillissait.

L'ophtalmologiste Berkay Euzberk n'avait pas coutume d'irriter ses patients. Mais le docteur était abruptement sorti de ses gonds quand Ulku Bey, secouant telle une crinière de lion son épaisse chevelure aux tempes parsemées de rares cheveux blancs, s'était mis à parler de la mode des cheveux rasés avec un sourire sarcastique au bord des lèvres. Certes, Ulku Bey n'avait non plus aucune mauvaise intention. Une affiche au mur avait attiré son attention, et comme cela lui arrivait souvent, il avait simplement dit une chose déplacée. La tension avait débuté de cette façon.

Sur la photo mise sous format d'affiche par un agrandissement géant, les docteurs du service ophtalmologique par hasard entièrement masculin, de cette clinique chic et dispendieuse nouvellement ouverte, aux habits, à la posture et aux regards identiques, s'étaient alignés épaule contre épaule et prenaient la pose avec des sourires qui faisaient scintiller leurs dents saines. Ils étaient tous plus séduisants les uns que les autres, pareils à des héros, et une assurance totale se lisait sur leurs visages. Mais par coïncidence encore une fois, la tête de chacun était rasée. L'affiche formée de l'alignement des crânes chauves de ces jeunes docteurs ayant opté pour le rasage, certains comme solution au blanchissement précoce de leurs cheveux, d'autres comme solution à leur front dégarni, dégageait une autorité et une supériorité de classe dérangeantes.

Ulku Bey, qui niait depuis quelque temps se sentir insuffisant, démuné et vieillissant, avait regardé l'affiche et réprimé une envie de rire en songeant que ces jeunes docteurs, prêts à exploser d'assurance, avaient un complexe d'infériorité à cause de leur calvitie, tout en passant la main dans ses cheveux abondants. Berkay Euzberk avait vu tout de suite ce sourire sarcastique et le geste témoignant de ce qui lui passait à l'esprit.

La tension n'aurait pas augmenté si Ulku Bey n'avait pas cru nécessaire de répondre aux regards inquisiteurs du docteur. Mais il ne voulut pas se laisser humilier par l'homme séduisant, dont les muscles

du cou massif témoignaient de ses séances dans des centres de conditionnement physique au moins trois matinées par semaine. « Depuis que la mode des crânes rasés s'est répandue, on ne peut plus deviner qui est chauve et qui ne l'est pas. » avait-il dit, sans sentir le besoin de dissimuler son sourire ironique. Le jeune docteur, dont tous les hommes de la famille souffraient de calvitie, n'avait pas laissé cette attaque sans réponse et avait fait sentir à Ulku Bey, par un sarcasme équivalent, que sa jeunesse était depuis longtemps révolue.

Ce fut une consultation très tendue. Ulku Bey, n'ayant pu remporter le concours de la faculté de médecine bien qu'il ait été premier de dix et ait accepté un banal programme de séminaire de trois mois dans l'université la moins crédible, ni pu fouler le continent d'Amérique en dépit de toutes ses démarches, s'était énervé devant le jeune docteur sportif et bourré de certificats. Le docteur, pour sa part, avait été exaspéré par sa crinière de lion et son orgueil indu.

Ulku Bey ne se préparait plus aussi intensivement aux conférences données sur l'invitation des firmes pharmaceutiques. Donner l'impression de dire des choses très savantes et chargées de sens et raconter quelque chose qui satisferait la firme pharmaceutique lui paraissait suffisant. Or, il bossait autrefois durant des jours pour pouvoir dire des choses vraiment significatives, à l'époque où ses rêves étaient encore frais. Mais il avait abdiqué depuis longtemps et ne considérait plus que l'argent. Il ne croyait pas du tout nécessaire, dans une ville de province, de donner une conférence bien réglée. Il se contentait d'entretenir la vivacité d'attention des auditeurs. D'ailleurs, personne n'en demandait davantage. Pour cette raison, il plaçait dans ses articles des images telles des jambes de femmes et de gros seins aux mamelons invisibles, pouvant sembler courageuses à une ville de province, sans pour autant attirer la foudre des conservateurs.

Maintenant encore, quand il pointait de sa baguette lumineuse la poitrine d'une femme dans l'image projetée sur le rideau, les étudiants en médecine, venus sur l'insistance de leurs professeurs de la faculté de médecine à l'autre bout de la ville, et les patients en neuropsychiatrie attendant leur consultation et ayant découvert la salle de conférence pour dormir, ouvraient les yeux. Ulku Bey savait que le moyen de ranimer l'intérêt faiblissant des auditeurs passait par la sexualité et il utilisait cette notion à bon escient.

Le pupitre à une patte trop courte, posé dans la salle de conférences de l'Hôpital psychiatrique à la longue histoire de cette ville de la Mer Noire, avait été disposé légèrement de travers du côté droit de la scène. De cette façon, il pouvait voir aisément les auditeurs aussi bien que le rideau blanc recouvrant le mur à l'arrière sur toute sa longueur, que Ziya-sans-oreille, l'homme à tout faire chargé de l'entretien et du nettoyage de la salle, avait horreur de déployer et de ramasser chaque jour de conférence.

Le rideau était primordial pour Ulku Bey. Car avec son caractère doté de *comic sense*, son article d'ailleurs simple, rédigé par items dans le but de le simplifier encore plus, et les images n'ayant aucun lien direct avec le sujet, étaient projetés sur ce rideau à l'aide de *Power Point*. Il avait aussi l'habitude d'apposer les signes les plus clichés en tête d'item dans ses articles. Il adorait aussi envoyer de simples *smile*, du type clin d'œil ou bisou, aux personnes de sexe indéterminé et aux *nick name* suggestifs, dans les mystérieuses salles de *chat* où il échangeait par écrit et où il prenait un terrible plaisir à utiliser une profusion de phrases érotiques. Il était entièrement happé par le langage du *chat* et membre de nombreux groupes Internet bizarres. Bien entendu, ces camarades de *chat* aux *nick name* aussi érotiques que possible, à qui il avait envoyé une photo fictive, insistaient pour qu'ils « se rencontrent *for real* ».

Depuis qu'il avait divorcé de sa femme, il n'avait pas été sans songer à accepter au moins un ou deux des rendez-vous proposés. À vrai dire, bien qu'il ait raté Seldjen Akbache d'un cheveu, l'intérêt que lui manifestaient les femmes fatiguées et vieilles de son entourage ne faisait jamais défaut. Il n'avait pas besoin des parfaites inconnues sexuelles du mystérieux univers d'Internet. Pourtant, l'intérêt des femmes de son milieu n'avait pas su calmer le démon de fantaisie qui s'était infiltré en lui on ne sait quand. Malgré les incitations constantes de son démon intérieur se réveillant dès qu'il s'installait devant l'écran, il

hésitait à faire un pas dans la réalité et préférait que ces personnes avec lesquelles il conversait sans limite à longueur de soirée, en s'étonnant de sa puissance imaginative, restent dans le monde virtuel.

Pour Ulku Bey, l'univers virtuel où il s'était attribué « Yack » comme *nick name* pas très créatif mais lui permettant de se présenter sans détour, était le pays mystérieux où il trouvait un nouvel Ulku, les nuits (c'est-à-dire très souvent) où il se tordait entre les serres d'une solitude psychique, et dans lequel il pénétrait, laissant sa propre existence très loin derrière, pour se fondre dans les profondeurs de ses désirs réprimés. Il lui arrivait parfois en plein jour, même en présence de gens très sérieux, de se remémorer ces univers nocturnes. Il avait alors l'impression que sa honte d'avoir tenu des conversations érotiques débridées dans des salles de *chat* se reflétait sur son visage et il tremblait de tous ses membres. Il avait vécu une chose semblable en matinée. La sueur lui avait dégouliné de long du dos et sa chemise était devenue trempée.

C'est qu'il avait peur. Il craignait, dans le cas où il lui arriverait de se trouver face à face dans le vrai monde qu'ils appelaient *real*, avec ces amis professionnels du *chat* dont il ne pouvait même pas deviner l'identité et dont les photographies n'étaient certainement pas authentiques, de ne pouvoir refouler ses désirs réprimés là d'où ils venaient. Il craignait follement de ne jamais pouvoir revenir à son existence véritable, à son identité d'académicien, de personne sérieuse et fiable.

La scène où, hormis le pupitre chancelant, se trouvaient le fanion noirci à la longue de cet hôpital dépourvu même d'une seule fenêtre donnant sur la mer, un haut-parleur vétuste et poussiéreux, les banderoles en tissu des firmes promotrices locales et le drapeau turc usé au lavage, était juste en face de la porte d'entrée beaucoup trop étroite par rapport à la grandeur de la salle. Le bois du plancher, pourri par endroits, était recouvert d'un vulgaire linoléum au motif de lattes à nœuds. Les extrémités des planches pourries avaient maintenant commencé à percer le linoléum et le plancher était devenu tout bosselé.

Ziya-sans-oreille, l'homme à tout faire, avait horreur d'essayer ce linoléum, apposé sur les consignes du Médecin en chef Demir Demir dès que le remplacement du plancher s'était avéré dispendieux. Il se souvenait toujours cinq minutes avant le début de la conférence qu'il lui fallait essuyer le linoléum, et l'eau savonneuse n'arrivait pas à sécher. Il arrivait donc que le Docteur en chef et les conférenciers invités risquent de tomber. Il était même advenu que Tadjettine Bachousta, le maire de Büyüksehir et Hikmet Kélècholu, l'assistant du préfet, qui se faisaient la compétition pour patronner ces conférences depuis que les télévisions locales de la ville avaient commencé à filmer chaque activité, ne manquent glisser et faire une chute, et que quelques personnes s'écroulent.

Une fois, le conférencier invité était Erdem Bakirdjiolu, compagnon de dortoir du Médecin en chef. Ils dormaient dans le même dortoir, sur des couchettes superposées, durant leurs années d'études au Lycée de Galatasaray. Ils s'enfuyaient de l'école pendant la nuit et mettaient Beyoglu sens dessus dessous. Chaque fois que Demir Demir, le Médecin en chef, évoquait ces années, il ne pouvait s'empêcher de recourir au cliché « On ne sortait pas sans chapeau à Beyoglu. » Dans cette ville située à des centaines de kilomètres d'Istanbul, tout le monde avait entendu les souvenirs de jeunesse du Médecin en chef et savait désormais que durant ces années-là, on ne sortait pas sans chapeau à Beyoglu, que les personnes importantes de l'époque, qui avaient orienté la vie culturelle et artistique, tenaient des conversations sur l'art à la Pâtisserie Lebon et à la Pâtisserie Marquise, chacune plus célèbre que l'autre, que le Médecin en chef avait même eu l'honneur une fois de serrer la main du maître Yahya Kemal à la Pâtisserie Marquise et avait vu Saït Faïk le même jour en sortant du Cinéma Elhamra, et que Ayhan Ichik, qu'il avait suivi pas à pas un autre jour en parcourant toute l'avenue, était un homme très *janti*. Mais ces notions ne signifiaient rien pour personne.

C'était d'ailleurs faux. Le Médecin en chef avait inventé. Certes, il avait véritablement aperçu Ayhan Ichik de loin. Mais à l'époque où il étudiait au Lycée de Galatasaray, il ne connaissait rien de la place de

Saït Faïk ou de Yahya Kemal dans l'histoire de la littérature. Le Médecin en chef, qui croyait que les deux vivaient encore récemment, étudiait à l'école primaire d'Antakya, qu'il appelait Anteke, durant les années où Saït Faïk et Yahya Kemal faisaient leur apparition à Beyoglu.

Erdem Bey, l'ami de dortoir du Médecin en chef, Directeur général des services ferroviaires gouvernementaux de la République de Turquie, était un bureaucrate à la retraite. Il avait été invité personnellement par le Médecin en chef pour traiter d'un sujet aussi aberrant que *Les bienfaits des voyages en train pour la santé mentale*. Le Médecin en chef n'avait jamais songé que les voyages en train pouvaient être bénéfiques à la santé mentale, mais ce fut lui qui suggéra ce sujet à son ami. Car il avait voulu faire un geste pour rencontrer, à même le fonds de roulement de l'hôpital, les dépenses de ce fidèle ami de dortoir qui lui téléphonait fréquemment, faisait preuve d'une hospitalité impeccable à chacun de ses passages à Istanbul et ne manquait jamais de lui envoyer une carte à chaque Nouvel An, afin qu'ils se remémorent le bon vieux temps par la phrase : « Quelle époque c'était, mon cher ami! On se sortait pas sans chapeau à Beyoglu ! » Quand il avait fallu trouver matière à conférence, aucun autre sujet ne lui était venu à l'esprit, hormis les bienfaits des voyages en train pour la santé mentale.

Demir Demir, le Médecin en chef, aurait bien sûr pu inviter son ami de dortoir et sa chère épouse directement à la maison, sans s'abaisser à recourir au fonds de roulement de l'hôpital, mais Sevim Demir, sa femme, ne voulait pas d'hôte à dormir chez elle. Sevim Hanim qui s'était mariée avec Demir Bey alors qu'elle était encore étudiante à l'École supérieure de nursing et avait abandonné sa profession avant même de la débiter, était frappée d'un trouble obsessionnel-compulsif de la personnalité. Elle ne pouvait se sentir bien à moins d'essuyer à la lessive (qu'elle appelait *eau à l'Ozon* parce qu'elle était originaire d'Ankara) tout endroit que les invités avaient touché dans la maison, et ne voulait pour cette raison aucun invité à dormir ou même pendant le jour. Mais tant à cause de la position du Médecin en chef que du large réseau d'épouses et amies de Sevim Hanim, ils étaient souvent obligés d'honorer des invités. Sachant pertinemment que cela allait totalement à l'encontre des us et coutumes et des traditions de la ville, ils invitaient alors les hôtes de marque au Restaurant Sultan, fierté de l'Hôtel Elmas cinq étoiles, situé au bord de la mer, et ceux de moindre calibre à la Pâtisserie Üçkardesler, célèbre pour ses gâteaux au tapioca servis en y répandant de la noix de coco et de l'eau de rose, qui était l'endroit le plus chic du Boulevard Atatürk s'étirant le long de la rive.

L'état de Sevim Hanim était grave. Son obsession du nettoyage s'était développée de plus en plus. En rentrant à la maison chaque soir, le Médecin en chef se déshabillait dans le vestibule et s'acheminait en sous-vêtements directement vers la salle de bain. C'était à ce point coutumier que même quand sa femme n'était pas à la maison, cette habitude le contrecarrait. Il n'était pas question, non seulement d'entrer dans la chambre à coucher avec ses vêtements, mais d'y faire un seul pas sans se dévêtir. Il ne réalisait malheureusement pas non plus la gravité de la situation. Autant la propreté ne constituait pas pour lui un problème au dehors, il se comportait exactement comme son épouse dès qu'il rentrait à la maison. Mais comme il ne considérait pas cela comme un problème, il n'avait jamais proposé de thérapie à sa femme.

Quelques années auparavant, en tant que cadre supérieur de l'un des rares hôpitaux psychiatriques au pays, il avait participé, accompagné de son épouse, à un congrès de psychiatrie organisé à Istanbul. Durant les trois jours du congrès, Sevim Hanim avait parcouru chaque recoin d'Istanbul. La femme qui ne se départait jamais de son mouchoir imbibé d'eau de cologne, ne négligea aucun lieu, pas plus le Grand Bazar que le Marché d'Ulus. Bien que Sevim Hanim éprouvât le besoin irrésistible de se laver les mains après avoir touché tout objet, la passion du magasinage s'était emparée de sa personnalité. Elle avait acheté une tonne de vêtements qu'elle avait jetés dans la machine à laver dès son retour à la maison, en les tenant du bout des doigts, et des chaussures, un sac, une ceinture et diverses babioles qu'elle avait éparpillés à droite à gauche une fois son envie satisfaite. Quant à Demir Bey, le Médecin en chef, il s'était assoupi dans les forums, avait conversé durant les pauses avec d'anciens amis, et s'était distrait de cette façon. Il avait réservé sa troisième journée de congrès à Erdem Bey, son ami de dortoir, alors que Sevim

Hanim avait préféré aller s'acheter un sac, imitation de *Louis Vitton*, dans une boutique du Passage Pangalti Inci.

Erdem Bey vint cueillir le Médecin en chef à la porte du Centre de congrès Lütü Kirdar, s'excusa de l'absence de son épouse qui n'avait pu se joindre à eux pour des raisons de santé, et ils se rendirent à pied à l'un des restos chic de l'Hôtel Hilton. La considération dont le bureaucrate à la retraite, l'accueillant très bien comme d'habitude, avait fait l'objet à l'hôtel, n'échappa pas au Médecin en chef. Pour cette raison, il avait voulu démontrer à son ami un peu de sa marque et de sa courtoisie. Il avait réservé une suite en payant de sa poche la différence avec une chambre ordinaire et lui avait expédié un billet d'avion aller-retour, commandé d'une agence de voyage car les billets électroniques n'étaient pas encore répandus à l'époque, dans lequel il avait inséré une note avec l'inscription suivante à l'encre noire: « À mon cher ami que j'attends avec impatience... »

Bedia Hanim, l'épouse d'Erdem Bakirdjiolu, n'avait pu venir bien qu'elle ait été invitée. La femme était très vieille. Elle avait seize ans de plus que son mari. Âgée de soixante-quinze ans, sa plus grande crainte était de mourir en route. Pour cette raison, elle n'avait pas quitté Tarabya où ils habitaient depuis vingt ans et des poussières, pour se rendre sur l'autre rive, et n'était même pas allée à ce vieux Kanlica où elle avait passé son enfance, ni à la villa de Bülbülderesi, connue comme la « Villa au rosier grimpant » à cause du magnifique rosier grimpant encerclant sa porte, où elle avait vécu les instants les plus dramatiques de sa vie. Elle sortait très peu souvent. Conséquemment, elle n'avait pu accompagner son mari et s'était contentée de « transmettre ses salutations au Médecin en chef Demir Bey et à sa distinguée épouse Sevim Hanim » et de leur envoyer un présent qu'elle « les pria de bien vouloir accepter ».

Le Médecin en chef était venu chercher son ami à l'aéroport, dans sa voiture de fonction qu'il avait fait astiquer soigneusement par l'homme à tout faire, et avait conduit et installé celui-ci à l'hôtel. Durant le dîner au Restaurant Sultan dont la facture fut bien sûr déduite du fonds de roulement de l'hôpital, le bureaucrate à la retraite avait remis à Sevim Hanim le présent envoyé par sa femme. Sevim Hanim avait cru, aux dimensions du cadeau, qu'un cadre en argent en sortirait, et ne fut pas réjouie du tout en extirpant du paquet qu'elle avait ouvert avec joie, l'icône de couleur terne et sans cadre de *la Vierge Marie portant l'Enfant Jésus*. Mais elle n'en montra rien par délicatesse.

Bedia Hanim qui avait envoyé ce présent raffiné à la chère épouse du Médecin en chef, était une passionnée d'antiquités. Les catalogues de ventes aux enchères leur parvenaient régulièrement à la maison. Elle possédait une vaste culture des antiquités et des villas, qu'elle avait tissée maille à maille. Elle avait commencé à acquérir cette culture tôt dans la vie. Hulki le crémier, son père, faisait partie des célèbres fabricants de yogourt de Kanlica.

Hulki le crémier, possédant une étable constituée de quinze vaches sur les hauteurs de Kanlica et une fabrique de yogourt et de fromage dans l'une des rues descendant vers la mer, avait appris ce travail très jeune, à l'époque de l'occupation britannique. Il avait approvisionné entièrement en lait, yogourt et fromage les orgueilleuses familles ottomanes, même à l'époque où l'Anatolie était en flammes, et avait gagné d'importantes sommes d'argent. Par l'entremise des minorités dont les biens étaient vendus aux enchères dès qu'elles ne pouvaient payer leur dû à l'État, à l'époque de l'impôt sur la propriété<sup>7</sup>, il avait réussi à mettre la main sur la villa, petite mais jolie, de Rifat Mustaki le Juif séfarade qui, dans une minuscule pièce du Han Nemlizade de Sirkeci, faisait l'importation de marchandises anodines en tout genre, allant d'une gomme à mâcher très appréciée jusqu'aux charnières de porte, et des insecticides aux bobines de dentelle.

---

<sup>7</sup> *Varlık vergisi* est un impôt exorbitant imposé aux minorités non musulmanes par le gouvernement de Turquie dans les années '40.

Monsieur Mustaki était un homme économe, pouvant même être qualifié de radin. Le bâtiment, que la population des environs appelait la « Villa coquette », était l'une des rares villas munies de calorifères. Mais en hiver, même avec de la neige jusqu'aux genoux, il n'allumait pas les calorifères sous prétexte que les pièces inhabitées étaient chauffées inutilement, et la famille de cinq passait le long hiver dans une minuscule pièce où était installé un poêle à bois. En été, si le petit sentier de pierre devant la villa était humecté par hasard à l'eau du robinet plutôt qu'à l'eau de mer, il faisait un tollé. Il n'était pas en situation de ne pas pouvoir payer l'impôt sur la propriété. Mais par une habitude très ancienne, héritée de ses ancêtres, il envoyait régulièrement à l'extérieur du pays l'argent accumulé sou à sou et ne disposait que de très peu de liquidités.

Il n'avait pas pris de précaution et avait attendu jusqu'au dernier moment, croyant que l'on renoncerait à cet impôt lourd et injuste appelé « impôt sur la propriété » et que l'erreur serait certainement rectifiée. Mais quand le dernier jour était arrivé, il avait dû trouver une solution sans délai. Il devrait soit aller travailler aux chemins de fer à Askale, soit régler sa dette en faisant autre chose.

Dès qu'il s'était avéré impossible de faire venir rapidement son argent de l'étranger, il avait vendu sa villa au père de Bedia Hanim, à condition de la lui racheter ensuite. Selon leur entente, Monsieur Mustafa et sa famille continueraient d'habiter les lieux, en échange de quoi il verserait chaque mois un loyer raisonnable à Hulki le crémier, en plus d'intérêts considérables en rachetant la villa.

Quelques mois plus tard, il fit venir son argent qui dormait sagement dans la banque la plus fiable de Suisse. Mais comme Hulki le crémier ne l'approcha pas pour lui rendre la villa et le menaça même d'avoir recours aux tribunaux s'il n'évacuait pas la place en dedans d'un mois, notre homme fut désespéré.

La famille Mustaki quitta la villa, en larmes et à la hâte. Hulki qui habitait une maison en brique à deux étages juste derrière sa fabrique de fromage, rassembla femme et enfants et emménagea vite dans la villa. Rifat Mustaki ne put digérer de s'être fait rouler misérablement par son fournisseur de yogourt depuis tellement d'années. Il vendit tout ce qu'il possédait, emmena sa famille et émigra à Haïfa aux côtés de sa parenté.

Bedia avait neuf ans. Elle avait passé la première nuit à ne pas croire qu'elle vivrait désormais dans une villa. Toutefois, elle s'habitua à la villa et à la vie de villa. Elle s'y habitua même tellement qu'elle oublia totalement être née non pas dans cette villa petite mais coquette, aux traînées d'eau de mer frappant les fenêtres par temps de vent violent du sud-ouest, mais dans une maison de bois décrépite, grinçant à chaque pas, aux boîtes de gaz en fer-blanc plantées aux coins des fenêtres, et avoir cru que la maison en brique à deux étages où ils avaient déménagé quand elle avait six ans était un palais.

Mais leur situation était bizarre. Bien qu'ils vivent dans une villa, son père rentrait chaque soir à la maison en dégageant un aigre relent de fromage. Comme il n'avait pas de garçon, il envoyait sa fille distribuer le lait et le yogourt aux pavillons et aux villas entretenant avec force et insouciance le duché d'Istanbul, tant en politique, qu'en économie et dans la vie sociale, en dépit de la nouvelle vie en pleine expansion à Ankara, capitale de la jeune république. Bedia, qui savait ne pas encore appartenir au rang des habitants des villas, s'était fait des amies de la classe supérieure grâce à son habileté d'expression et sa vive intelligence. Elle apprit d'elles la politesse, les bonnes manières et la finesse. À force d'insistance, elle avait convaincu son père de l'envoyer au Lycée Notre-Dame de Sion où elle avait appris le français.

C'était une belle fille très gracieuse. Elle étudiait la philologie française à la Faculté de littérature tout en faisant des défilés de mode pour les célèbres tailleurs de l'époque. Elle fit la connaissance de Tarik Bey, fabricant de cahiers et papetier, suite à un défilé à l'Hôtel Hilton. L'homme avait vingt ans de plus que Bedia mais était très charismatique. Il était séduisant et un parfait homme de salon. Son allure et son attitude attestant de son goût du plaisir, mais surtout ses yeux noirs qui vous attiraient tels des aimants,

avaient alors la faveur des dames de la société. Tarik Bey ne tarda pas à amadouer Bedia, à la passion évidente pour tout ce qui était beau. Ils se marièrent quelques mois après.

Mais la jeune femme vécut une grande commotion dès leur première semaine de mariage. Elle apprit des sœurs de Tarik Bey venant souvent les visiter à la villa avec toute leur marmaille et ne sachant plus repartir, que son mari avait un fils âgé de six ans. Et comme si cela ne suffisait pas, il s'avéra qu'il n'était pas le grand patron de la fabrique de cahiers de Piyalepacha ni de sa papeterie sur l'avenue Hilalihakmer, mais un associé à parts minimales. Pire encore, il était locataire de la Villa au Rosier Grimant à Bülbülderesi, dont elle adorait le rosier grimant entourant la porte.

Ils eurent une violente dispute à leur retour de voyage de noces. Tarik Bey prétendit ne pas avoir voulu dissimuler l'existence de son fils et ne pas se sentir comme un père, parce sa première femme ne lui laissait plus voir l'enfant depuis leur séparation. Quant à la villa qu'ils habitaient, il avait ajouté : « Je t'ai dit que j'habitais dans une villa et non pas que j'en étais propriétaire. »

Tout en restant outrée que Tarik Bey ne lui eut pas parlé de son fils, Bedia comprit à la fin de la querelle qui avait duré toute la nuit, s'être imaginé l'existence de tous ces biens, et que l'homme ne lui avait pas raconté un seul mensonge. Elle admit que la situation était de sa propre faute. Elle était d'ailleurs follement amoureuse de lui et n'amplifia pas l'incident. Elle décida de profiter de la vie avec cet époux noceur et séduisant. Du reste, les choses se déroulaient exactement selon ses dires; son fils et sa première femme ne faisaient pas la plus petite incursion dans leur vie. Tarik Bey ne voyait pas le visage de son fils et refusait d'être père une deuxième fois. Pour cette raison, Bedia avait très peur d'aborder le sujet d'un enfant.

Mais cela ne dura guère et Bedia annonça catégoriquement ne pas vouloir d'enfant. Tarik Bey en fut très soulagé. Bien que l'instinct maternel s'éveillât chez la femme durant une demi-heure face aux charmants sourires de bébés rayonnants, elle ne désirait pas du tout être mère car elle abhorrait l'état dénommé grossesse. De plus, ils menaient une vie splendide. Soit ! La villa n'appartenait pas à Tarik Bey, mais l'homme avait de bons revenus, Dieu soit loué ! Leurs désirs et leur plaisir de vivre étaient identiques. Ils se mirent à mener une vie fort divertissante. Leur heureuse union passée dans les lieux les plus sélects d'Istanbul dura près de vingt ans. Ils vécurent ensuite des choses très pénibles et se séparèrent de manière impromptue. Bien que pas un sou ne soit resté à Bedia Hanim de ce mariage, elle en conserva un mode de vie bourgeois éblouissant.

En cherchant un cadeau à envoyer à l'épouse du Médecin en chef, cette élégante lady à l'étonnante connaissance des antiquités, avait aperçu l'icône de *la Vierge Marie portant l'Enfant Jésus* et, au simple souvenir du Médecin en chef, le cher ami de son époux, avait sauté dans un taxi et s'était rendue sur la rue Bronz à Nichantachi. Après qu'Erdem Bakirdjiolu eut remis ce cadeau raffiné envoyé par sa femme, ils parlèrent de l'icône. Sevim Hanim ne se mêla pas du tout à la conversation, mais le Médecin en chef vanta le goût raffiné de Bedia Hanim. Comme le souhaitait le Médecin en chef, ils avaient passé la soirée à s'exclamer : « Quelle époque c'était, mon cher ami ! On se sortait pas sans chapeau à Beyoglu ! » et à se remémorer leurs souvenirs de dortoir.

Sevim Hanim se rongea les sangs en imaginant l'icône bouillonnant de microbes. Quand ils rentrèrent à la maison tard en soirée, elle l'essuya à la lessive à plusieurs reprises. Elle ne savait que faire du cadeau. Elle l'installa sur un mur, cela n'allait pas. Elle l'installa sur l'autre, sans succès, puis la laissa dans un coin. Le lendemain matin, en préparant à la va-vite la table du déjeuner, elle échappa le garde-nappe de porcelaine qui tomba par terre et se brisa. Elle posa immédiatement la théière chaude sur l'icône. La théière chaude laissa une empreinte sur le visage de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus dans ses bras et l'image pâlit en forme de rond. Les auréoles sur la tête de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus disparurent sous cette large trace de brûlure. À compter de cet instant, Sevim Hanim utilisa la précieuse icône comme

garde-nappe. Elle se réjouissait en songeant que des milliers de microbes supplémentaires mouraient chaque fois qu'elle y posait ses marmites chaudes.

Pour que la salle ne soit pas vide et que l'ami du Médecin en chef ne soit pas humilié, une grande partie des employées de l'hôpital avaient pris place dans la salle, sur les directives du Médecin en chef. Tout le monde attendait avec ennui que ce précieux ami de jeunesse prenne la parole. Après la présentation émouvante du Médecin en chef, le bureaucrate à la retraite monta sur l'estrade pour faire son discours ressemblant davantage aux « Souvenirs d'un employé des chemins de fer » qu'à une allocution sur les bienfaits des voyages en train sur la santé mentale.

Le bureaucrate à la retraite, vêtu d'un habit très chic, couleur fumée, fait sur mesure par un célèbre tailleur pour hommes d'Istanbul, monta sur scène et fit à peine un pas ou deux avant de poser le pied dans une flaque de détergent non entièrement dissout et de parcourir sur les fesses d'un bout à l'autre la scène recouverte de linoléum. Dans sa glissade, les jambes de son pantalon impeccablement repassé se déchirèrent jusqu'aux genoux. Les auditeurs contemplèrent avec stupéfaction, non pas la glissade de l'ami de dortoir du Médecin en chef tout le long de la scène, mais les jarretières retenant ses bas de soie.

Ils voyaient cet étrange accessoire pour la première fois. Certains auditeurs crurent que le bureaucrate à la retraite était infirme et que ses jarretières étaient une sorte d'appareil médical. Cette impression provenait de la remarque du vieux médecin Nourettine Kozali, à l'effet que la chose insolite qu'ils voyaient était un appareil orthopédique nouvellement inventé, utilisé pour redresser la courbure des tibias. Nourettine Bey à qui la défunte épouse, l'accoucheuse Mualla Kozanli, avait collé le diminutif « Nortine », était très sincère et ne se moquait nullement. Le titre : « Vous n'êtes plus condamnés aux jambes torses ! », d'une rubrique aperçue dans l'un des quotidiens s'adressant aux gens tout juste capables de lire et d'écrire, lui était vaguement revenu à l'esprit. Il s'était dit : « C'est probablement l'appareil dont parlait le journal. »

Nourettine Bey, passant la soixantaine, était un homme singulier. Son visage était naturellement touchant. L'extrémité de ses sourcils pointait vers le bas et les commissures de ses lèvres vers le haut. Les sourcils tristes, communiquant un sentiment de résignation face au destin, donnaient à ce visage âgé un écrasement insoutenable, que les lèvres recourbées dotaient d'une expression innocente et enfantine. Cette expression amère à laquelle tristesse et sourire alliés donnaient un aspect sentimental, émouvait le Médecin en chef.

Le Médecin en chef, qui n'était pourtant pas une âme sensible à l'extrême, ne pouvait s'empêcher d'être compatissant envers Nourettine Bey, le propriétaire de cette expression amère et triste. Il ne faisait pas que l'affectionner mais s'attristait sincèrement pour le médecin raté, et dirigeait chez lui les patients aux maladies peu sérieuses. S'il s'était fié aux talents médicaux de l'homme, il lui aurait aussi envoyé des cas graves, mais Nourettine Bey était même incapable de diagnostiquer une simple angine ou une infection intestinale. Le vieux médecin pouvait maintenir sa clinique grâce aux patients de couche sociale défavorisée venant le consulter depuis des années sur recommandation du Médecin en chef.

Malencontreusement, Nourettine Bey n'était plus l'ami du Médecin en chef. Un conflit les avait brouillés sévèrement. Quatre ou cinq mois avant la conférence donnée par son ami de dortoir malgré sa chute, un dimanche où, plutôt que de sortir prendre l'air, Sevim Hanim avait préféré astiquer les faïences de la cuisine devenues grasseuses à cause des pains aux œufs qu'elle faisait frire au petit déjeuner, les deux hommes s'étaient croisés au jardin de thé *Millet*.

Le Médecin en chef et quelques copains s'y étaient installés et jouaient aux cartes sous une douce brise d'automne. Voyant Nourettine Bey arriver, le Médecin en chef avait été envahi par cet irrépressible sentiment de pitié et avait invité l'homme à leur table en toute sincérité. Nourettine Bey ne se l'était pas fait dire deux fois et s'était assis sur-le-champ. Il avait suivi la dernière main de la partie. Ils jasèrent

ensuite de la pluie et du beau temps, puis du chemin du bord de mer dont une bande s'était effondrée et mêlée à la mer suite aux nombreuses inondations des dernières années.

La conversation passa ensuite sur Latif Tibouk, conseiller municipal, que son épouse Afiye Tibouk avait attrapé dans un hôtel au centre ville avec Anya, l'authentique blonde moldave, d'une taille d'un mètre 78, sur la façon dont Asiye Hanım avait pourchassé Anya dans les couloirs de l'hôtel avec les caméras de télévision à sa suite et avait finalement empoigné par les cheveux la fille à demi nue et l'avait traînée par terre, puis sur le fait que l'homme n'avait pas démissionné de ses fonctions bien que ce grand scandale ait été montré durant des jours au *Kanal SS*, une chaîne locale.

Malgré qu'une vingtaine de jours se soit écoulée depuis l'événement, la population de la ville parlait encore du conseiller municipal qui persistait à dire : « Je ne suis pas cette personne ! », en dépit du fait que son visage apparaisse manifestement encadré dans les images, et le scandale demeurait sur toutes les langues. Latif Tibouk avait finalement été forcé d'admettre qu'il était bien « cette personne », mais avait divertit le public un moment avec sa thèse alléguant que « cet événement était un complot fomenté contre lui par ses opposants politiques ».

Les femmes, soupçonnant leur époux d'être chacun un Latif Tibouk, s'étaient inspirées d'Asiye. Elles vivaient comme si elles allaient agresser à tout moment les autres femmes russes inoffensives et guettaient l'occasion de surprendre le moindre faux-pas de leur mari. Les maris de la Mer Noire, ayant chacun leur Anya, Tanya, Natacha, Vera, Elena, Olga, Luba ou Tatyana, étaient persuadés de ne pas se faire prendre et que, le cas échéant, leur épouse ne serait pas aussi féroce qu'Asiye Tibouk. Ils discutaient de comment Latif Tibouk avait pu se faire mettre la main au collet et, avec des rires sincères, ponctuaient la discussion par : « Tu marcheras dans la neige et effaceras ta trace. »

Anya, âgée d'à peine dix-sept ans, s'était avérée sans vergogne. Avant qu'Asiye ne lui empoigne les cheveux, elle avait agité la main et envoyé des bisous aux caméras à ses trousses pendant qu'elle jouait aux quatre coins dans les couloirs de l'hôtel. L'un des caméramans avait fixé son objectif sur les jambes de la fille, longues d'un mètre. Comme si les hommes de cette ville de la Mer Noire ne voyaient pas suffisamment de belles blondes, il s'était esquivé à filmer son corps à moitié nu. Mais à cause de sa gaucherie, les mains des employés de l'hôtel ne voulant pas être filmés, ou encore la blouse et la longue jupe à motifs divers recouvrant le corps bien tourné d'Asya, avaient rempli l'écran.

Tolga, l'alerte caméraman, fils de la tante maternelle d'Önder le célèbre fleuriste de la ville, avait pour sa part fait preuve de clairvoyance. Au lieu de se lancer à la poursuite d'Anya la Moldave, il avait filmé le conseiller municipal passant la cinquantaine, au ventre difficilement transportable et aux poils de thorax tout blancs, tandis que celui-ci tentait de se cacher dans la minuscule garde-robe de la chambre d'hôtel minable. Latif Tibouk, à la fois fautif et puissant, avait donné un coup de pied entre les jambes de Tolga qui l'avait coincé dans la garde-robe, pour empêcher le tournage. Tolga s'était effondré en hurlant de douleur. Les chaînes de télé avaient diffusé durant des jours l'image des jambes étonnamment glabres de Latif Tibouk, tentant d'enfiler son pantalon en vitesse, que la caméra tombée par terre avait continué de filmer, accompagnée des cris de douleur du jeune homme. Une fois les événements majeurs épuisés, ce fut le tour des jambes du conseiller. Les jambes de l'homme, blanches comme du lait, aussi glabres que si elles avaient été épilées à la cire, furent interprétées comme un problème de circulation sanguine.

Asiye Tibouk, mesurant un mètre cinquante-deux, pesant soixante-quatorze kilos, âgée de quarante-sept ans et mère de quatre enfants dont une fille, avait en dépit de son excédent de poids, bénéficié du fait de passer une partie de l'année à cueillir le thé dans les jardins de Rize Kalkandere et à récolter les pistaches des arbres se trouvant sur les flancs escarpés. Elle n'avait pas perdu le souffle une seule fois en pourchassant Anya aux jambes pareilles à des colonnes, dans les couloirs de l'hôtel. Juste au moment où Anya s'appropriait à faire le signe de la victoire aux caméras, elle avait réussi à s'accrocher à la longue

chevelure blonde de la fille et l'avait traînée par terre dès qu'elle s'était écroulée. Les employés de l'hôtel avaient difficilement arraché Anya aux mains de la femme.

Ce scandale fut diffusé durant des jours à la télévision locale au *Kanal SS*, dénommé d'après les initiales de son propriétaire Soner Sarikaya, que l'étudiante en presse et diffusion et les fausses DJ choisies parmi les jolies filles persistaient à prononcer *Kanal SS* bien qu'il faille dire « Kanal Sé Sé »<sup>8</sup>, en apposant sur les images deux S de couleur fade. Ce sujet se répercuta immédiatement dans chaque café, bureau et maison de la ville. Anya fut déclarée prostituée et sans papier, puis expulsée du pays. Tolga, le caméraman d'Istanbul qui avait pris en images le conseiller alors qu'il tentait de se cacher dans la garde-robe et avait mangé un coup de pied entre les jambes, perdit son boulot.

Après avoir été promu du rang d'épicier à celui de chef de supermarché, Soner Sarikaya, qui avait fondé une chaîne de télé avec le soutien et les conseils de sa parenté ayant progressé rapidement sur ce terrain grâce à la conjoncture, lequel débutait souvent son discours par les mots : « en tant qu'homme d'affaires possédant une vision... », avait d'abord encensé Tolga pour avoir filmé les jambes glabres du conseiller municipal caché dans la garde-robe, mais l'avait ensuite mis à pied.

La chaîne de télé de Soner Sarikaya dévorait l'argent plutôt que d'en rapporter; les réclames locales qu'elle diffusait à bas prix ne suffisaient pas à sauver la situation. Soner, détenteur de vision et de prétention, n'était pas un bon homme d'affaires et prouva à cette occasion être un immoral sans limite. Il fit carrément du chantage à Latif Tibouk qu'il avait invité à marchander pour arrêter les diffusions contre lui. Le premier geste de Latif Tibouk, qui dirigeait tant bien que mal un journal local hérité de son père et devint associé de la chaîne en y investissant un important capital en échange de la cessation de ces diffusions adverses, fut de chasser Tolga.

Tolga, qui n'était venu dans cette ville que pour faire son service militaire mais s'y était installé sur l'insistance du fils de sa tante maternelle et avait déniché un poste puis travaillé au *Kanal SS*, était convaincu que son renvoi se muerait en avantage. Il partit pour Istanbul avec, sous le bras, la cassette de l'événement dont il s'était fait copie. Il détenait une preuve solide de son talent et croyait ainsi dénicher aisément un travail dans l'une des innombrables émissions de paparazzi diffusées sur les chaînes nationales.

Mais entrer dans ce clan n'était pas difficile; c'était impossible ! Istanbul grouillait de parrains paparazzis et Tolga n'y avait pas sa place. Tolga, connaissant peu de choses de la vie nocturne d'Istanbul et des exploits des figures de magazines, réalisa ses insuffisances et revint dans la ville d'où il avait été chassé. Il était toujours caméraman mais n'envisageait pas de travailler à la télévision cette fois.

Önder le fleuriste, fils de sa tante maternelle et lui, se consultèrent. « Que pouvons-nous faire ? Que pouvons-nous faire ? » réfléchirent-ils. Önder, convaincu de son extrême intelligence, ne se contentait pas de sa boutique et voulait prendre une initiative qui ferait la différence. Le fleuriste qui employait constamment l'expression « faire la différence », réfléchit à ce que Tolga pourrait filmer hormis les noces, les naissances et les rencontres d'associations, et eut une brillante idée prouvant qu'il était un vrai gars de la Mer Noire. Alors que la ville pullulait de gens filmant les noces en vidéo, Tolga pourrait filmer les funérailles !

Les deux points communs aux funérailles et aux noces ayant mené Önder à cette trouvaille, étaient la coutume de se vanter de leur fréquentation et celle d'envoyer des fleurs. Peu importe à quel point la coutume de faire des dons aux fondations académiques et environnementales lors des funérailles se répandit rapidement – situation qui agaçait beaucoup Önder –, le nombre de personnes expédiant des

---

<sup>8</sup> En turc, la lettre « s » se prononce « sé » (Ndt)

couronnes de fleurs et aimant s'afficher aux funérailles des célébrités de la ville était somme toute considérable.

Ils se mirent tout de suite à la tâche. Önder annonça à tous que son cousin filmait les funérailles en vidéo. Ils obtinrent de bons résultats au premier stade. Les notables de la ville, s'enorgueillissant des foules présentes aux enterrements, se mirent à faire la queue à la porte de Tolga. À tel point qu'il arriva que certains retardent les funérailles d'un jour ou deux pour que Tolga puisse filmer tranquillement. Le duo Önder et Tolga ne se satisfait pas de ça. Il créèrent un site Internet sous le nom « Que Dieu accorde sa clémence ! ». En sus des images de funérailles, ils se mirent à publier des avis nécrologiques sur le site et à recevoir des publicités.

Mais l'affaire ne fonctionna pas comme ils l'espéraient et le tournage vidéo de funérailles ne devint pas une tradition. Les femmes réalisèrent qu'elles ne paraissaient pas bien du tout en sanglotant dans les enterrements et ne voulurent pas être exposées dans cet état. Et dès que les êtres lucides de la ville se mirent à critiquer violemment ceux qui tentaient d'instaurer un écart de classe sociale au moyen des enterrements, les affaires de Tolga et d'Önder se mirent à ralentir doucement. Après un certain temps, plus personne ne les convia aux funérailles. Mais le duo alerte s'était créé un bon réseau durant ce règne de courte durée et avait réussi à sauter des funérailles aux mariages.

Latif Bey, qui n'avait pu faire avaler au public ni à son épouse ses théories de désaveu et de complot, avait sauvé sa peau avec une ou deux déclarations du style : « J'ai obéi à Satan », et était rentré au foyer. Il prit la pose de la famille heureuse en compagnie de ses enfants et de sa femme Asiye, aux sourcils froncés et au visage reflétant encore la colère et, se pliant au chantage de Soner Sakarya, devient associé de la chaîne SS.

Latif Bey, le plus important détenteur de franchises d'Aygaz, d'Arçelik et d'Istikbal Mobilya de la ville, n'était pas éloigné des médias. Il possédait le journal « Nouvelles du Peuple », hérité de son père, une impression offset en couleur produisant quotidiennement douze pages et vendant six cents exemplaires au total, en ville et dans les arrondissements avoisinants. Il rédigeait aussi les éditoriaux politiques sans queue ni tête du journal, truffé de fautes d'orthographe et d'expressions erronées. Il avait entrepris d'assumer le rôle d'*anchorman*<sup>9</sup> dès qu'il était devenu associé de la chaîne télévisée, mais y avait renoncé en une nuit, ne parvenant pas à lire le texte à l'aide d'un appareil.

Le médecin en chef et Nourettine Bey s'étaient mis à discuter du dernier article du conseiller municipal qui, depuis qu'il s'était fait prendre avec Anya la Moldave, avait commencé à utiliser un style beaucoup trop agressif dans ses écrits, comme s'il tentait de dissimuler sa faute. Une dispute inutile éclata entre eux. Le Médecin en chef dit trouver l'appellation « vampires », dont Latif Tibouk avait qualifié ses rivaux politiques tous natifs de cette ville, trop sévère et inappropriée. Ce à quoi Nourettine Bey avait répliqué : « Ne le sont-ils pas? », en le regardant avec défiance. Le Médecin en chef avait voulu éluder cette question déplacée. Mais le vieux médecin exigeait une réponse avec colère et insistance et plaçait le Médecin en chef dans une position délicate face à ses amis. La discussion glissa vers un terrain de plus en plus dur. La virulence de cette dispute ne seyait aucunement à ce visage pathétique et à ce sourire amer si attendrissant.

Le Médecin en chef garda le silence, car il lisait pour la première fois sur le visage de Nourettine Bey une expression d'agressivité irritante plutôt qu'une tristesse bouleversante. Devant son silence, Nourettine Bey crut avoir remporté la discussion et il redoubla d'ardeur. Il continua à démolir verbalement les rivaux politiques de Latif Tibouk, tout en lançant ici et là des pointes au Médecin en chef. Plus l'autre s'acharnait, plus il semblait au Médecin en chef voir l'expression triste et amère de Nourettine Bey s'enlaidir, et s'aiguiser ses dents inférieures et sales, visibles entre ses lèvres aux commissures retroussées.

---

<sup>9</sup> Anchor : présentateur-réalisateur. En anglais dans le texte. (Ndt)

Bien que Nourettine Kozanli désirât envenimer davantage la discussion, le Docteur en chef y coupa court. Déçu, il salua ses autres amis d'un « Si vous permettez ! », puis s'en alla. Tandis qu'il marchait au grand air, à pas immenses, vers la maison, sa déception fit place au soulagement. Il comprit s'être entièrement libéré de l'affection écrasante provoquée par ce visage saumâtre, qu'il n'y avait plus lieu de s'attrister pour le vieux médecin, et il en éprouva un grand apaisement. Nourettine Bey, quant à lui, était ravi d'avoir pu vaincre ainsi pour la première fois le Médecin en chef, qu'il connaissait depuis des années.

Or, il dépendait extrêmement de l'affection clémente du Médecin en chef. Il avait lu un article scientifique la dernière fois durant l'été 1965, sans très bien le comprendre non plus, à l'époque où il venait d'être diplômé de la faculté de médecine. N'ayant pu trouver la force de travailler à une spécialisation durant les cinq années suivant sa graduation, il était resté praticien et s'était résigné à son sort au cours des années ultérieures.

Il ne lui arrivait jamais de lire quelque chose vaguement relié à la science, hormis les brochures que lui apportait Ilhami, le représentant pharmaceutique et fils de sa belle-sœur, à chacune de ses visites. Il les feuilletait négligemment les jours où aucun patient ne sonnait à sa porte, s'il ne trouvait rien d'autre à faire après avoir lu les journaux légers, fait les mots-croisés et s'être coupé les poils du nez avec un ciseau à pansements, en appuyant son miroir portatif sur la fenêtre.

Ilhami, tout comme le Médecin en chef, s'attristait pour son oncle dont l'expression lui meurtrissait le cœur. Il passait souvent à la clinique pour lui laisser des échantillons d'analgésiques, de vitamines et d'antibiotiques à offrir gratuitement à ses clients pour les éblouir, de même que des objets style bloc-note et sac en vinyle, avant de lui montrer immanquablement sa pelade et de s'en plaindre. Ilhami souffrait de pelade depuis des années. La partie arrière de sa tête se découvrait pièce par pièce. Les dermatologues qu'il visitait régulièrement par nécessité n'avaient pu encore remédier au problème. À vrai dire, aucun des dermatologues ne s'était esquivé à se dire : « Seigneur! Il faut que je trouve une solution à la pelade d'Ilhami ! » Chaque fois qu'Ilhami rendait visite à son oncle, il lui annonçait l'heureuse nouvelle de son partenariat dans un dépôt pharmaceutique d'ici un mois ou deux. Mais aucun développement n'avait eu lieu depuis des années.

Nourettine Bey vivait seul. Son épouse, l'accoucheuse Mualla Hanim, s'était fait frapper par une voiture et notre chère petite dame était morte sur le coup. La pauvre arrivait du marché, les bras chargés. Les oranges, les laitues, le fromage blanc semi-gras et le kilo et demi d'endives nettoyées contenus dans les sacs s'était entièrement éparpillé sur le sol !

Nergis Chéker, fille unique de Nourettine Bey et de Mualla Hanim, avait quitté son mari, le sous-lieutenant Talat Chéker, qui forniquait avec l'épouse d'un pharmacien, et était revenue à la maison paternelle. L'accoucheuse était très tourmentée. Une vague de commérages s'était répandue dans les logements où ils habitaient à Oltu, Erzurum, à l'effet que Talat Chéker qui tirait son nom d'un pacha très charismatique du Parti Union et Progrès mais était dépourvu de personnalité et ne pouvait même pas se faire écouter par ses enfants tout petits, était un fameux coureur de jupons. Mais Nergis Chéker, se plaignant toujours de l'état mollasson et timoré de son mari, les avait négligées en riant. Or, elle aurait mieux fait de les prendre au sérieux. Car son mari qu'elle ne croyait capable que d'entrouvrir la paupière même si une douzaine de femmes, de la blonde à la noire et de la rousse à la brune s'étaient déshabillées devant lui, menait une vie nocturne plutôt enfiévrée.

Ruhi, le pharmacien originaire d'Oltu, devant à la vente de psychotropes sans prescription aux drogués des préfectures et sous-préfectures avoisinantes, et à celle de médicaments sans facture entrés illégalement au pays, l'argent ayant permis l'agrandissement de sa pharmacie par l'acquisition du magasin d'à côté et leur remplissage à craquer de marchandises, avait entendu lui aussi des racontars qui s'intensifiaient de plus en

plus, au sujet de la frivolité de son épouse. Une nuit où il était de garde, il avait fermé la pharmacie et était rentré à la maison abruptement.

Après avoir vécu à Marmaris d'où elle était originaire et où elle flirtait tranquillement avec le premier venu, Nilgun, l'épouse frivole de Nuri, s'ennuyait dans cette petite sous-préfecture où les femmes ne sortaient pas de la maison et, si elles faisaient, se baladaient pratiquement couvertes jusqu'aux yeux. Elle passait la journée dans la pharmacie, à secouer sa chevelure couverte de reflets, à griller des cigarettes et boire du café, et à converser avec les clients. Lorsque son mari partait hors de la ville pour affaires, elle parvenait à séduire en un tour de main un soldat, un policier ou un fonctionnaire venu de l'extérieur. La nuit où elle avait amené le sous-lieutenant Talat Chéker chez elle, en entendant des bruits de pas dans l'escalier alors qu'ils n'en étaient encore qu'aux débuts de leur ébats, elle comprit que son mari faisait une perquisition et, sans paniquer s'était tout de même agitée passablement.

En entendant le cliquetis de la porte, Talat Chéker s'était levé du lit maladroitement, avait enfilé sa culotte de peine et de misère, avait fourré ses vêtements sous son aisselle et empoigné ses chaussures, avant de sortir par la fenêtre sur le balcon de la maison d'à côté, et de s'enfuir en sautant sur le toit de l'immeuble adjacent, puis sur le toit voisin.

Il faisait moins vingt degrés dehors. Les moustaches de Ruhi avaient même eu le temps de geler jusqu'à son arrivée à la maison. Le pharmacien, surprénant sa femme nue dans le lit, fenêtre ouverte par un tel temps, sortit son arme, s'élança à la poursuite de Talat Chéker et le pourchassa de toit en toit sans pouvoir l'attraper.

Le bruit d'arme avec laquelle Ruhi faisait feu au hasard tira tout Oltu de son sommeil cette nuit-là. Talat s'était habillé dans un recoin et était rentré chez lui à bout de souffle. Nergis ne put s'expliquer l'arrivée impromptue de son mari qu'elle croyait de garde, ni le fait qu'un de ses pieds soit sans chaussette. Mais le lendemain, quand la sous-préfecture fut secouée par l'événement, elle comprit la véracité des racontars au sujet de son lourdaud de mari, qui avait gelé jusqu'à son arrivée à la maison et dont les dents continuaient de claquer sous deux couvertures. Elle emmena ses enfants à toute vitesse et reprit son souffle à la maison de son père.

Ruhi le pharmacien, n'ayant pas osé tuer sa femme frivole, prétendit avoir chassé non pas l'amant de sa femme mais un voleur entré dans la maison. Pourtant, les tromperies de son épouse lui étaient devenues intolérables et il était vraiment décidé à tuer Nilgun cette fois. Peu importe à quel point il s'évertuait à affronter les ragots, il restait vaincu et avait au moins une fois par mois l'intention de lui faire exploser la cervelle.

Quoi qu'il en soit, Nilgun percevait l'intention de son mari et éclatait en larmes. Chaque tentative de Ruhi pour tuer sa femme en levant d'abord son arme, se terminait par de longs ébats amoureux, car il ne pouvait supporter de voir pleurer Nilgun dont il adorait tout, du creux de sa taille jusqu'à la fossette sur sa joue, depuis leur rencontre deux ans auparavant lors d'une vacance de camping à Marmaris où il s'était rendu avec son ami d'enfance.

Ruhi le pharmacien qui avait réveillé tout le monde avec ses balles tirées dans l'obscurité de la nuit, avait songé au prétexte d'un voleur en reprenant ses esprits. En arrivant à la maison pour porter des médicaments à son épouse soi-disant grippée, il avait aperçu le voleur dans le salon et n'avait pu lui mettre la main au collet bien qu'il l'eut pourchassé sur le toit... Et afin de pouvoir dire : « Voyez ! Il est entré par ici ! » et de paraître crédible, il brisa la vitre de la porte du balcon avec son talon de chaussure, avant de téléphoner à la police pour porter plainte. Ruhi, dont les professeurs de la faculté de pharmacie croyaient avec certitude qu'il deviendrait académicien, mais qui les avait déçus en choisissant de gagner de l'argent au plus vite au lieu de faire une carrière, ne connaissait rien du tout en criminologie, bien qu'il fut savant

en pharmacologie. Il avait commis une erreur et avait brisé la fenêtre de l'intérieur plutôt que de l'extérieur.

Il avait préparé la liste des objets « volés » jusqu'à l'arrivée des policiers. Le brigand avait prétendument volé le système de son portatif, l'appareil photo et un tapis de soie. Comme il n'avait pas eu l'occasion d'entrer dans la chambre à coucher, il n'avait pu s'emparer du bijou monolithe, du téléphone cellulaire, ni du porte-monnaie de Nilgun. En réalité, il n'y avait pas de tapis de soie ou chose semblable dans la maison. Ruhi l'avait ajouté au dernier moment. Ruhi, gonflé d'amour pour son épouse qui lui avait fait vivre la volupté de façon inattendue alors qu'il était sur le point de partir au travail, avait décidé de lui acheter le tapis de soie bleu marine et violet dont elle lui avait parlé. Mais en soulevant les rideaux de fer de la pharmacie, il avait vu que ses voisins de boutique chuchotaient en le regardant et, comprenant qu'ils parlaient de sa femme, avait foncé sur eux avec un courage indu.

Ses voisins s'étaient retenus de parler ouvertement pour ne pas faire bouillonner ce jeune homme très apprécié de son entourage. Ils lui avaient dit de façon convenable : « Écoute Ruhi. Il serait bien que ta dame surveille un peu ses gestes. On sait tous que c'est une petite place ici. », puis s'étaient tus. Mais ils avaient très bien livré leur message par des regards explicites. Ainsi, le monstre du doute qui sommeillait à l'intérieur de Ruhi et lui rappelait sa présence de temps à autre, avait relevé la tête. Le pharmacien tourmenté s'était rappelé être de garde cette nuit-là et avait décidé de surprendre sa femme en flagrant délit.

Il s'était occupé parfaitement de la pharmacie achalandée toute la journée, en parvenant à oublier qu'il était cocu, mais curieusement, n'avait pu oublier ce beau tapis qu'il voulait acheter à son épouse. Le somptueux motif du tapis lui revenait devant les yeux aux instants les plus insolites, puis il se rappelait Nilgun telle un couteau planté dans sa poitrine. Pour cette raison, il avait ajouté inconsciemment le tapis à sa liste fictive et renoncé à l'effacer, se disant que cela semblerait parfaitement plausible aux policiers. Il était tout de même un homme riche, et un voleur intelligent ne partirait pas sans emporter un tapis de soie qu'il pouvait aisément transporter !

Parmi les policiers accourus sur les lieux du prétendu vol, Nilgun de même que la venue de l'un d'entre eux à la maison, une autre nuit où Ruhi était de garde, et les heures inoubliables qu'il avait passées avec elle, jouissaient d'une vaste et excitante notoriété. Dès que l'événement avait atteint le commissariat, Chénol, le jeune policier originaire de Düzce, en train de raconter aux copains ses histoires de sexe semi-fictives devant le poêle à charbon brûlant, avait compris que la maison en question était celle de Nilgun dont il goûtait encore la saveur sur son palais. Il avait saisi son parka et s'était joint à l'équipe.

Mais Nilgun qui, avec ses sous-vêtements noirs, avait fait vivre à Chénol une nuit merveilleuse, n'était pas du tout conforme à ses souvenirs. Elle n'était guère attirante avec son pantalon de jogging délavé, aux genoux saillants, et son vieux pull aux manches pendantes. En plus, ses magnifiques yeux, épuisés d'avoir pleuré, étaient gonflés comme des poings.

Hormis un bref sursaut en apercevant Chénol en face d'elle, Nilgun ne réagit pas. Et à l'insu de son mari en train de raconter avec ferveur l'histoire de voleur, elle réussit même, par ses regards embrumés, à lui faire remémorer leur nuit inoubliable. Chénol fut surpris de désirer à nouveau violemment la femme qu'il avait d'abord trouvé repoussante avec son allure banale, et installa aux coins de ses lèvres ce sourire légèrement oblique que toutes les femmes adoraient. Il se mit à examiner attentivement le salon qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir durant son escapade précédente. Il remarqua le système de son dernier cri, les haut-parleurs, la télé géante et les ustensiles luxueux que le voleur inexistant n'avait pas emportés parce qu'il n'avait pas osé les transporter. Il se dit que le pharmacien aux poches bien garnies, ce maquereau qui vendait illégalement des médicaments comme on vend du pain et du fromage, n'avait pas eu affaire à eux suffisamment et il se hérissa.

Chénol, qui persistait à prononcer « Duztché » le nom de sa ville d'origine<sup>10</sup>, était un policier aussi rageur que séduisant. Il chercha un prétexte pour amener au commissariat et mettre en bouillie ce maquereau radin qui, chaque fois qu'il tentait d'obtenir gratuitement de la pharmacie un produit cosmétique coûteux, inventait mille prétextes pour ne pas le lui donner. Mais il renonça, se disant que s'il y avait du tapage dans cette maison dont il avait raconté en détail à tout le monde la nuit qu'il y avait passée avec Nilgun, il serait le premier à en payer le prix. C'était d'ailleurs un récidiviste du libertinage. Il reporta à un moment indéfini son règlement de comptes avec Ruhi. Il trouverait bientôt un moyen de tromper Nilgun et l'enfermerait dans l'hôtel de troisième classe d'un de ses proches amis à Trabzon.

Translated by

**Nicole Gagnon**

[nikolgagnon@yahoo.ca](mailto:nikolgagnon@yahoo.ca)

**Ayfer Tunç** official web site:

[www.ayfertunc.com](http://www.ayfertunc.com)

Ayfer Tunç's New Novel

The Very ERRONEOUSLY NARRATED Short History Of A Madhouse

Web site of the book:

[www.birdelilerevininyalanyanlisanlatilankisatarihi.com](http://www.birdelilerevininyalanyanlisanlatilankisatarihi.com)

Contact (copyright)

**Kalem Agency**

Tünel Ensiz Sok. no: 2/3 34430 Beyoglu İstanbul Turkey

Tel: +90 212 245 44 06

Fax: +90 212 245 44 19

[info@kalemagency.com](mailto:info@kalemagency.com)

[nerminmollaoglu@gmail.com](mailto:nerminmollaoglu@gmail.com)

[www.kalemagency.com](http://www.kalemagency.com)

---

<sup>10</sup> *Düzce* doit se prononcer « Duzdjé ». (Ndt)